

Grandeur et décadence d'une métaphore

Essai Khalil Khalsi

Depuis une dizaine d'années, un lieu commun s'est fossilisé dans le langage et les esprits : celui d'une « crise migratoire » qui secouerait actuellement la planète.

Migrations, de Sonia Shah, tente de faire la lumière sur les coulisses de ce mythe.

L'on suggère parfois de parler d'une crise des États-nations plutôt que de pointer du doigt une constante humaine. Pour Sonia Shah, la migration – concomitante à l'homínisation : le processus ayant permis au primate d'évoluer et de devenir un humain, pour le dire grossièrement – est en effet inhérente à la survie de l'espèce. L'idée à l'origine de cet essai est belle : entrelacer migrations humaines et migrations animales, un analogisme doté d'une forte charge métaphorique à même d'ouvrir la possibilité d'un monde. La journaliste américaine, née de parents immigrés d'Inde, mène une ample enquête tant à travers l'histoire moderne de l'immigration et du racisme, que dans le présent des personnes immobilisées sur l'île de Lesbos ou à la frontière mexico-américaine. L'investissement personnel de l'autrice, du fait de son passé familial, s'exprime dans un subjectivisme bienvenu qui légitime son discours, tout en mettant sa démarche pragmatique au service d'une sensibilité politique.

Réactiver le biologisme

Et c'est probablement là que pêche ce livre, dont les bonnes intentions font naufrage en essayant de garder le cap avec une méthode grossièrement scientifique. Le démarrage, quoique prometteur, bifurque rapidement vers des élans *scientifisants*, sinon biaisés, du moins très ambitieux. L'intuition poétique de départ, celle d'une mise en miroir des migrations humaines et des migrations animales, dérive d'un raisonnement parfaitement logique en soi, mais dont les prémisses ne manquent pas de révéler leurs failles. L'un des objectifs de l'ouvrage est de prouver que la vision anti-immigration de l'Occident moderne constitue le legs de constructions discursives essentiellement issues des sciences

naturelles. En passant en revue certaines des grandes théories du biologisme et du racisme scientifique, la reporter montre la manière dont s'est instaurée une certaine vision fixiste de l'identité, corrélativement à l'invention des races et à leur hiérarchisation.

Les migrations humaines, c'est-à-dire celles des peuples dits non modernes, se trouvent disqualifiées, au même titre que leurs pendants animaux – une extrapolation. Ce faisant, non seulement l'essai se fourvoie-t-il dans des considérations (comme l'histoire du racisme) qui ne cessent d'éloigner le sujet central (les migrations), mais il multiplie les liens hasardeux entre mouvements humains et quête d'habitat chez les animaux. Car s'il est fondamental de récuser l'exceptionnalisme humain, c'est faire fausse route que d'invoquer des pseudo-vérités biologiques, puisque l'un des problèmes, justement – dans la lignée de ce qu'Edgar Morin appelle « le grand paradigme d'Occident » de Descartes – est de penser que la biologie, soi-disant plus objective (un joli leurre), puisse trôner sur les autres disciplines afin de réinstaurer le lien entre les humains et le reste du vivant. *In fine*, en croyant combattre le racisme scientifique, l'autrice active un essentialisme aux accents universalistes : l'humanité serait profondément migrante.

Métaphore et impressionnisme

S'il y a une part de vérité dans cette assertion, elle n'est du moins pas absolue et balaie des centaines de milliers d'années très complexes en matière de relations hominiennes et humaines à l'environnement. Shah défend sa vision d'essayiste en ramifiant la métaphore d'un supposé

« instinct migratoire » – une figure de style par ailleurs assez éculée : le sociologue français Michel Maffesoli, directeur de thèse de l'astlogue Élisabeth Teissier, parlait déjà de « pulsion d'errance » dans un ouvrage paru en 1997, *Du nomadisme : vagabondages initiatiques*. Or, la métaphore coule dans un pragmatisme trompeur qui négocie difficilement son équilibre entre subjectivité auctoriale et partis pris scientifiques, lesquels relèvent souvent d'interprétations et de mises en lien peu inspirées. Ainsi, biologistes et historiographes souriront-ils en lisant que le père de la taxinomie moderne, Carl von Linné, a accordé des attributs sexuels aux fleurs, car il était lui-même « obsédé par le sexe », à moins qu'il ne fût « à court de mots adéquats ». L'on apprendra aussi que les conquérants du Nouveau Monde étaient « brusquement parachutés [*sic*] dans des contrées inconnues, [...] peut-être [*sic*] ce qui leur donnait l'impression de vivre une rupture radicale de la continuité de la diversité humaine ». Cette analyse impressionniste laisse croire que l'Europe ne connaissait ni l'Asie ni l'Afrique avant d'accoster en Amérique.

The Next Great Migration (« La prochaine grande migration ») est le titre de la version originale de ce livre, qui, en fin de compte, rate de peu son sujet : le « devenir-migrant » du monde. Si ce n'était de ses angles morts, cette somme signée Sonia Shah aurait fait partie de ces stratégies rhétoriques dont on a grand besoin aujourd'hui pour redresser la barre d'un humanisme éconduit – pour peu qu'il soit encore une réponse.

MIGRATIONS



SONIA SHAH

Grandeur et misère
de la vie en mouvement

Sonia Shah

*Migrations : grandeur
et misère de la vie
en mouvement*

Traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Julien Besse
Montréal, Écosociété
2022, 372 p.
30 \$